RETRO NEWS

à la pelle et un billet faux dans leur caisse est une perspective qu'ils peuvent envisager avec terreur.

Peut-être aurai-je plus de chance ailleurs ? L'heure de l'apéritif sonnait à toutes les pendules, les tables des cafés avaient un air engageant. J'étais un peu ému de l'aventure, un cordial s'imposait.

Incontinent, je m'installai à la terrasse d'un café des boulevards, et bientôt un garçon déposait devant moi une de ces mixtures que nous sommes accoutumés de boire, sous prétexte de nous donner de l'appétit.

Je renouvelle la scène du billet, le garçon s'empare du précieux papier et disparaît.

Cette fois, ai-je réussi ? Quelques instants se passent d'anxieuse attente et mon garçon revient avec le sourire — un sourire spécial — et le billet.

— Je vous rapporte votre billet de banque, monsieur, on n'en veut pas à la caisse.

— Mais c'est le nouveau billet de banque.

— Oui, monsieur, je sais... Mais que monsieur ne se formalise pas... Nous avons si souvent affaire à des escrocs que... vous comprenez...

Je comprends... Monsieur ne se formalise pas, empoche son billet et paye en beaux écus sonnants le garçon, dont le sourire redevient subitement quelconque.

Ah ! mais c'est une gageure ! Successivement, au Métro, à la station Villiers, dans un grand magasin de la rive droite, dans un restaurant, partout mon pauvre billet suscite la curiosité, mais ne réussit point à captiver la confiance des personnes à qui je le présente. Vais-je être obligé de le garder ?

Je commence à le croire, quand je m'avise d'aller le changer dans un bureau de poste. Au moins là, c'est une administration de l'Etat, il ne doit pas y être inconnu.

A tout seigneur, tout honneur, le nouveau billet devait terminer sa carrière dans un cadre digne de lui.

Aussi allons-nous le jeter au nouveau bureau de poste dont nous a gratifiés la munificence de M. Simyan, boulevard des Italiens. D'un air navré, car en somme je commence à l'aimer ce billet, je dépose ma précieuse vignette sur la tablette du guichet n° 6, un dernier regard l'accompagne.

C'en est fait, déjà l'employé l'a en main ; je ne le reverrai plus...

— Qu'est-ce que c'est que çà ? et du guichet n° 6 une main me jette négligemment mon pauvre billet, qu'on ne connaît pas non plus dans une administration de l'Etat !

Je proteste, on s'informe auprès du receveur, et finalement... j'ai gain de cause..., mais je garde mon billet.

Je vais le faire encadrer... pour mes héritiers qui, dans... le plus tard possible, pourront peut-être s'en servir.

F.-D. des Essarts.

LE MYSTÈRE DU TRAIN 826

On ferme à la Sûreté, mais on rouvre à l'instruction

GRANDE REVUE DE L'INFANTERIE FRANÇAISE

Tous les bruits continuent à courir comme d'ailleurs tous les assassins.

Et l'on n'est pas plus avancé que l'année dernière. La piste italienne, la piste anglaise, dont nous parlâmes, n'étaient que des hors-d'œuvre internationaux pour occuper les jours fériés. On est revenu bien vite aux militaires. Il faut trouver des militaires.

Après s'être essayé sur ceux du 31e, à Melun, qui récalcitrèrent, on s'est rabattu sur ceux du 86e, à Montargis, qui ne donnèrent aucune satisfaction, puis sur ceux du 76e, à Coulommiers, qui n'en ont pas donné davantage.

Après cela, paraît-il, suivant une topographie basée sur des horaires de chemin de fer, on va enquêter dans les garnisons de Beauvais, de Toul, de Nancy et autres lieux plus ou moins circonvoisins, où il peut y avoir des fantassins.

C'est comme une grande revue de l'infanterie française.

Mais si l'on se met à compter les pompons et les cache-cols, ce peut être long. Il y a 250.000 fantassins dans notre armée, et 30.000 pour la région de Paris seulement...

***

Que pense le juge d'instruction de Corbeil, M. Gridel, de ces opérations de police passées et futures, des vaines arrestations déjà opérées, et de celles qui suivront sans doute ?

Ces jours derniers, il était tout aux joies paisibles des fêtes familiales. Cependant, il s'est levé de table, au milieu d'un repas d'intimité, pour dire aux journalistes qu'il s'en lavait les mains. Il n'accepte aucune responsabilité des quelques erreurs commises. — Les inspecteurs de la Sûreté, a-t-il déclaré, ont des mandats en blanc ; s'ils ont cru devoir les utiliser, je n'ai point à critiquer leur zèle...

D'ailleurs M. Gridel, ayant pris des forces nouvelles, pour les émotions à venir, dans le chômage du Jour de l'An, reprendra dès aujourd'hui son instruction, momentanément suspendue.

***

Mais si on rouvre à l'instruction, on s'apprête à fermer, au contraire, à la Sûreté. C'est-à-dire que l'on se propose de ne plus tant bavarder avec les journalistes. Ils ont abusé des renseignements obligeamment donnés, et qu'ils ont parfois mal compris ou mal interprétés.

C'est du moins ce que semble vouloir dire une note envoyée hier à la presse, où l'on déclare que « désormais l'affaire Gouin entre dans une période ne permettant pas d'escompter les résultats que dans un temps plus ou moins éloigné, dont la durée ne dépend pas uniquement de la police ».

Si nous savons lire entre les lignes officielles, c'est que la police désire, tout au moins, qu'on la laisse travailler en paix dorénavant. C'est une demande de crédit. Elle sollicite du silence et de la discrétion. C'est peut-être agir avec prudence, cette prudence qui est la mère de la Sûreté.

Mais le public curieux et inquiet, et qui veut savoir, et qui a sans doute le droit de savoir, y mettra-t-il la patience nécessaire ? Il compte sur les journaux, qui disent tout, même lorsqu'ils ne savent rien.

D'aucuns jugeront plus précisément ce communiqué ; son texte est en effet dangereux. Les esprits malintentionnés peuvent y voir comme un « faire-part » de l'enterrement de cette affaire. Nous sommes assurés qu'ils exagèrent. Les drames qui semblent parfois les plus oubliés ressuscitent un jour. Et s'il y a vraiment des criminels dans celui-là, espérons qu'ils seront découverts et arrêtés. Tout arrive.

Marien Bleuze.

Une Enquête d'Intérêt International [1]

AMITIÉ, HAINE, OUBLI : LEQUEL DOIT PRÉVALOIR ?

M. Alfred BRUNEAU

Notre questionnaire a touché le compositeur de l'*Attaque du Moulin* à sa villa favorite du « Paradou », à Villers-sur-Mer. C'est sans nul doute au bruit des vagues et à la paresse bien naturelle d'un séjour estival que nous sommes redevables de cette réponse hautement désintéressée :

Les questions que vous me faites l'honneur de me poser sont d'ordre plutôt politique qu'artistique. Les politiciens seraient donc mieux qualifiés que les artistes pour y répondre.

Je crois que l'esprit allemand et l'esprit français diffèrent totalement, mais je pense que les deux nations auraient grand avantage à se bien connaître. Quant au reste j'avoue mon incompétence.

***

Mme Armande de POLIGNAC

Mme Armande de Polignac — comtesse de Chabannes, pour les initiés — n'est pas seulement le « compositeur » de la *Petite Sirène* et de plusieurs œuvres aimables, une des musiciennes les plus averties de l'heure présente, c'est surtout comme femme du monde que son influence a été grande dans la formation de la jeune école musicale française. Wagnérienne avouée, Mme de Polignac réunit dans son salon, à Nice ou à Paris, les artistes les plus éminents des pays voisins.

Je vais m'efforcer de répondre à vos quatre questions, bien que, je l'avoue, je ne me sente aucune compétence en ces matières. Je ne me suis jamais occupé de politique et les questions de nationalités me paraissent trop souvent détrimentales au progrès et à l'art.

I. — Je ne crois pas que la culture française et la culture allemande soient opposées, car l'une et l'autre tendent vers un même but, celui du perfectionnement constant de l'interprétation des sensations dans l'art.

II. — Sans hésiter j'estime que les deux nations auraient un grand avantage à se mieux connaître. Pour un artiste sincère l'audition d'œuvres étrangères est le meilleur des stimulants et un remède contre la routine, grand danger pour les artistes qui restent confinés dans le cercle étroit de l'esprit uniquement traditionaliste. En outre, deux nations, dont les caractéristiques sont si différentes, ne pourraient que profiter d'une prise de contact.

III. — L'accroissement des rapports entre la France et l'Allemagne pourrait avoir pour conséquence d'élargir *l'esprit d'école* des deux pays.

IV. — Si vous entendez par « élite » celle de la pensée je crois que la civilisation ne saurait que profiter d'un rapprochement des deux pays. Les mouvements politiques suivent toujours les impulsions de la pensée et il vaut mieux qu'ils soient précédés par elle.

***

M. L.-A. BOURGAULT-DUCOUDRAY

Le nom de ce sérieux et pur musicien est aujourd'hui familier à la plupart d'entre nous. Nul n'a plus fait pour rénover notre antique lyrisme populaire, nul n'a introduit et conservé avec plus d'art, en des œuvres délicatement originales, les thèmes de cette Province française pourchassés si malheureusement de nos jours par les « scies » de la capitale.

Un rapprochement entre la France et l'Allemagne ne me paraît devoir être désirable que le jour où la France, se repliant sur elle-même, aura fait l'effort nécessaire pour reconquérir son ancienne supériorité.

Actuellement, ce serait à mes yeux un geste prématuré... Ce serait peut-être une duperie.

Je reconnais volontiers qu'une pénétration plus intime du génie allemand et du génie français, provoquée par des relations plus étroites entre les deux pays, pourrait être utile au développement de la culture générale. Mais avant tout, il importe, dans l'intérêt même de l'humanité, que la France reste la France et n'abdique pas sa fierté.

***

M. Camille SAINT-SAENS
De l'Institut

On sait que le compositeur des *Barbares* et d'*Etienne Marcel* est fort occupé. Il passe généralement l'hiver en Egypte ou aux Canaries, l'été et les autres mois de l'année en divers lieux de *season*, toutefois loin de ses admirateurs. Il lui est quelquefois arrivé de diriger des concerts de ses œuvres en Espagne... C'est pourtant de son pied-à-terre de la rue de Longchamp qu'il nous envoie cette opinion décisive, moins longue qu'un concerto :

Je n'ai qu'une réponse à faire aux diverses questions du *Gil Blas* :

Je n'en sais rien.

N.-B. — M. Saint-Saëns représentait l'Institut il y a deux ans, à Berlin, aux fêtes de l'inauguration du monument Richard Wagner.

(*A suivre.*)

Henri Guilbeaux et Jacques Reboul.

[1] Voir le *Gil Blas* des 18, 19, 22, 24, 29 novembre, 4, 12, 16, 27 décembre 1909.

LA VILLE & LE MONDE

La Croix

CE QUE L'ON DIT

— Ah ! mon cher ami, nous venons vous féliciter.

— Merci, mes chers amis.

— Enfin ! on vous a rendu justice. Il y a longtemps que cette récompense vous était due.

— Encore merci, merci.

— Vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être plus heureux que nous.

— Ç'a été une vraie joie quand, en ouvrant *Gil Blas* ce matin, nous avons vu votre nom parmi les décorés.

— Je vous jure que je n'ai fait aucune démarche.

— Oh ! nous le savons bien... Il y a longtemps que vous étiez désigné... Tout le monde le disait : Comment se fait-il que X... n'ait pas encore la croix ?

— Surtout quand il y en a tant qui l'ont, sans l'avoir méritée !

— En somme, vous avez fait un très bel ouvrage sur le renouvellement du privilège des messageries.

— Oh ! une simple brochure.

— Il y a des brochures qui valent des encyclopédies. Le *Cid*, en librairie, n'est qu'une brochure. Mais quel chef-d'œuvre !

— Vous me comblez.

— Nous sommes justes. Il est bon, il est doux pour la conscience publique de voir que, de temps en temps, le ruban rouge est accordé au véritable mérite.

— Et c'est votre cas, à vous principalement.

— Vous ne vous imaginez pas combien cette nomination a fait d'heureux.

— Moi surtout et toute ma famille.

— Et tous vos amis ! Vous êtes riche, vous faites de grosses affaires, vous recevez beaucoup de monde, et néanmoins vous trouvez le moyen de vous rendre utile à votre pays, en écrivant des brochures sublimes. Combien de riches comme vous préféreraient ne rien faire et n'être bons à rien.

— Je cherche à me rendre utile à tous.

— Aussi, la récompense est-elle juste. Aussi, nous réjouit-elle tous. Encore une fois, tous nos compliments.

— Toutes nos félicitations.

— Merci, merci.

— Le gouvernement a bien mérité de la patrie.

CE QUE L'ON PENSE

— Hein ! croyez-vous qu'il les a bien acceptées, nos félicitations ?

— A sa place, j'aurais cru qu'on se moquait de moi.

— Il n'a pas le droit de se faire la moindre illusion, celui-là !

— J'avoue qu'en ouvrant mon *Gil Blas*, ce matin, j'ai poussé un cri de surprise.

— Le fait est que, depuis vingt ans, j'ai vu bien des décorations scandaleuses, mais celle-là les dépasse toutes.

— Ce qu'il s'est donné du mal, d'ailleurs ! Il a fait plus de cinquante visites aux ministres.

— Et je connais trente personnes qui ont fait toutes les bassesses du monde pour détruire les légitimes scrupules du ministre.

— Car qu'est-ce qu'il a fait ?

— Absolument rien.

— Il a fallu dénicher cette vieille brochure, qui a été faite pour aider au lancement d'une grosse affaire.

— Et ce n'est pas lui qui en est l'auteur. Je connais le malheureux qui a produit ce fâcheux opuscule. Il a eu mille francs pour sa peine.

— Ces choses-là, ça attriste un peu. On a beau savoir que la croix est devenue une faveur, qui se paie le plus souvent... il y a néanmoins des choix qui font bondir les honnêtes gens.

— Que voulez-vous ? Il faut faire la part du feu. Tout le monde pense comme nous et hausse les épaules.

— Enfin, tout cela s'explique. Il est riche, il tient en main une demi-douzaine d'affaires. Il lance des idées. Avec un peu d'adresse, on peut se glisser dans ses bonnes grâces, et il vous fait profiter quelquefois d'une bonne aubaine. C'est pour cela que je suis allé le féliciter.

— Sa croix va lui permettre de se lancer dans quelque nouvelle entreprise et de s'arrondir encore.

— J'avoue que j'ai eu quelque peine à trouver mes mots. Il y a des compliments difficiles à faire. On ne peut pas être convaincu, quand la conscience est révoltée.

— Moi, c'est au gouvernement que j'en veux. Un gouvernement qui décore de pareilles gens, c'est la honte d'un pays...

PUCK.

Carnet Mondain

BANDERILLES

Maintenant que voilà passée la scarlatine des boutonnières, on va pouvoir se délecter au spectacle éternel de l'ingrat et des vingt-cinq mécontents, pour chaque croix octroyée.

Vous le devinez déjà, l'heureux élu, le frais empourpré, sortant de sa peau de quémandeur 1909 pour se glisser dans sa peau de chevalier ou d'officier 1910. L'année dernière, il suivait les enterrements cossus ; il saluait jusqu'au moindre assistant, avec l'air de prendre le maître des cérémonies pour un académicien en deuil ; il dînait en ville intrépidement, se bourrait de truffes éventées et de faux Musigny à crever sur la place ; il usait des centaines de cartes gravées à féliciter tous ceux qui gagnaient ou chapardaient quelque chose ; il allait au jour d'une foule de belles dames et demandait invariablement : « Mme la comtesse X... est-elle chez elle ? » de façon à ne risquer que des erreurs flatteuses ; refusait une bordure de skonk à sa femme ou à sa petite amie sans influence politique, pour enchocolater ou fleurir, à la compromettre, la toute gracieuse Mme Z..., légitime épouse de... chut ! et très notoire maîtresse de... silence, juste ciel !

Enfin, il a témoigné d'une constitution herculéenne en atteignant le 31 décembre, sans gastrite, sans courbature, sans anémie cérébrale.

Le soleil du 1er janvier s'est levé quai Voltaire, sous les apparences de l' « Officiel ». On a dit à notre homme qu'il le serait... Sa main tremble, il regarde, il l'est ! ! !

Alors, il a un sourire de pitié pour ces cuistres, pour ces valets, pour ces mendiants qui suivent les enterrements les pieds dans l'eau ; qui dépensent un louis de cartes en six mois à congratuler des imbéciles ou des coquins, qui perdent leur temps chez les petites dindes, qui flagornent des femmes tarées, qui se détruisent l'estomac à dîner tous les soirs chez des demi-fortunes.

Il mesure toute la supériorité du mérite qui, toujours à la fin, s'impose.

Il se lève, se rase à peine, s'habille en coup de vent et se précipite au Palais-Royal où il achète quinze décorations toutes petites, toutes étroites... Il faut, n'est-il pas vrai ? se garder d'affecter... La Légion d'honneur, pour lui, c'est le nez dans le visage, l'ongle sur le doigt, quelque chose de naturel, qui a toujours existé... Même, si ce n'était pour faire plaisir à sa mère, il ne se donnerait point ce ridicule de la porter. — GÉRARD DE BEAUREGARD.

PARIS

Mme Ruau ne reprendra ses réceptions au ministère de l'agriculture qu'à partir du jeudi 3 février.

— Le comte et la comtesse d'Eu ont reçu hier dans leur hôtel de Boulogne-sur-Seine de nombreux amis qui étaient venus leur présenter leurs vœux à l'occasion de l'année nouvelle.

— Mme Gabriel Ferrier recevra désormais les premier et troisième dimanche de chaque mois.

— Un grand dîner est annoncé pour le 11 janvier chez la baronne d'Itayeba.

— Dîner hier soir chez M. de Oliveira César qui avait parmi ses invités : marquise del Muni, femme de l'ambassadeur d'Espagne, duc et duchesse de Santo Nauro, Mme Miguel de Yturbe, marquise d'Ivanrey, etc.

— Mme Payen donnera très prochainement une grande réception musicale au programme de laquelle figurera un acte entier du *Vieil Aigle*, l'opéra de M. Gunzburg.

— M. et Mme Willy Blumenthal ont donné avant-hier un grand dîner suivi de soirée musicale au cours de laquelle on a beaucoup applaudi Mme Litvinne et M. Pablo Casals.

Au nombre des invités : Mme Louis Stern, Mme Madeleine Lemaire et Mlle Suzette Lemaire, comtesse de Berteux, marquis et marquise de Casa Feurte, comte et comtesse de la Riboisière, comtesse J. de Bryas, Mme Singer, comtesse de Zogheb, comte Louis de Périgord, M. et Mme Ferdinand Blumenthal, M. Paul Hervieu, M. Abel Bonnard, M. Saint-Hilaire, M. et Mme Michel Ephrussi, M. Jean Béraud, M. Gaston Bérardi, Mme Guillaume Beer, Mme Edmond Beer, Mme Léon Fould, Mme Georges Kohn, Mme Flameng, Mme de Caillavet, comtesse L. Cahen d'Anvers, Mme Camille Erlanger, Mme Scott-Grand, etc.

— Le duc et la duchesse de Rohan ont donné avant-hier dans leur hôtel du boulevard des Invalides un dîner intime, mais très élégant.

HORS PARIS

De Bruxelles :

Le prince et la princesse Albert avaient, depuis plusieurs années, établi en leur palais la touchante coutume de réunir, le 31 décembre de chaque année, tous les enfants des membres de leur petit personnel. Ils les comblaient de bonbons, de jouets, de souvenirs de toute espèce, sous les yeux ravis des mamans tendres et émues, n'osant exprimer leur gratitude à la Bonne Princesse.

Le roi et la reine ont conservé cette touchante tradition, et en cette fin d'année encore, le roi et la reine, assistés des petits princes et des dignitaires de la Cour, ont procédé eux-mêmes à la distribution abondante de souvenirs à leurs petits protégés.

LA COTE D'AZUR

On dit que M. Gordon-Bennett va incessamment s'embarquer, en compagnie du prince et de la princesse Murat, à bord de son superbe yacht *Lysistrata* pour un assez long voyage en Asie.

Le *Lysistrata* est assurément un des plus beaux yachts de plaisance qui existent dans le monde entier. Il fut construit sur les plans du célèbre architecte naval Georges Watson, en 1900.

La finesse des formes du navire, son aspect robuste et élégant tout à la fois, en font un superbe modèle de coureurs des mers sur lequel les ingénieurs navals des navires de guerre pourraient prendre exemple pour la construction des croiseurs rapides ayant pour mission d'éclairer en temps de guerre les flottes de combat.

Le *Lysistrata* est pourvu d'une machine à triple expansion et à quatre manivelles d'une puissance de 6,500 chevaux qui lui assure une vitesse d'au moins 18 nœuds.

M. Gordon-Bennett a tenu à ce que son yacht soit pourvu de tous les perfectionnements modernes ; comme bien on pense, l'électricité joue à bord de ce navire type un rôle considérable tant pour l'éclairage de l'intérieur que pour les feux de position et de signaux du navire qui possède de puissants projecteurs.

L'aménagement : chambres à coucher, salons, salles à manger, cuisines, y sont d'un luxe remarquable et d'une richesse inouïe.

DEPLACEMENTS

Le baron Carlo de Marchi della Costa, le sportman bien connu et la baronne Carlo de Marchi sont partis hier pour Montreux où ils séjourneront jusqu'à la fin de février.

— La baronne H. de Loüan de Coursays est depuis hier à Tours ; Mme Maurice de Boisset à Lyon, le marquis de Castelbajac à Caumont, le marquis de Lordat à Toulouse.

MARIAGES

On annonce les fiançailles de M. Jean *Amouroux* avec Mlle Marie-Louise *de Coligny*.

— M. Albert *Cornu*, fils de M. Cornu, préfet de l'Aude, est fiancé à Mlle Juliette *Bourgade*. Ce mariage sera célébré très prochainement à Béziers.

— Nous apprenons le prochain mariage de M. Maurice Abel *Couvreux*, avec Mlle Alice-Marthe-Eugénie *Laurent*, fille de M. Laurent, ancien président du tribunal de commerce, officier de la Légion d'honneur.

— Prochainement sera célébré à Paris le mariage de M. Guy *Lepel-Cointet*, fils de M. Lepel-Cointet, agent de change près la Bourse de Paris, avec Mlle Jeanne-Marie-Fernande *Varanguien de Villepin*, fille de Mme Varanguien de Villepin, née de Morel.

— M. Henri *Laporte*, ingénieur, est fiancé à Mlle Lucile-Marie-Séraphine *Péronne*, fille de M. Péronne, avocat à la cour d'appel de Paris.

— On annonce le prochain mariage de M. *Ray-Atherton* avec Mlle Constance *Crowninshield Coolidge*.

— De Bretagne, on annonce les fiançailles du docteur François *Bazin*, fils de M. Bazin, directeur du *Salut*, avec Mlle Marie *Mathieu*, fille de M. Mathieu, trésorier des Invalides de la Marine, en retraite.

— On annonce les fiançailles de M. Emile *Haegel*, fils de M. Haegel, secrétaire général de la Société des carbures métalliques, avec Mlle Marcelle *Fraigneau*, fille de M. Fraigneau, juge d'instruction à Nantes.

— M. Pierre *Divol*, étudiant en chirurgie, est fiancé à Mlle Eugénie *Lempert*, fille du docteur Lempert.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort de la baronne Jules *Raffron de Valle*, née Garnier du Plessix, décédée à l'âge de 70 ans, dans sa propriété du Chalet des Ilios, près de Rotheneuf, en Bretagne.

— Les obsèques du comte Philippe *Vitali*, officier de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier matin, à onze heures, en l'église Saint-Ferdinand des Ternes, au milieu d'une très nombreuse assistance.

Le deuil était conduit par MM. le comte Vitali, fils du défunt ; le vicomte de Flers et le comte de Beauchamps, ses gendres.

L'inhumation aura lieu aujourd'hui au cimetière de Vigny, en Seine-et-Oise.

— Hier matin, à onze heures, ont eu lieu, au cimetière Montparnasse, les funérailles de M. Charles-Jean *Bernès*, fils de M. Marcel Bernès, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand.

— On annonce la mort de M. François-Xavier *Paoletti*, chef du secrétariat du Conseil municipal, décédé en son domicile rue de Lyon, 2 *bis*, à l'âge de soixante-trois ans.

M. Paoletti avait été frappé d'une congestion, jeudi dernier, à la séance du Conseil.

— Nous apprenons la mort de Mme Veuve *Cornuault*, née Gandolphe, qui s'est éteinte dans sa quatre-vingt-quinzième année, 4, rue Jean-Goujon.

Elle était la mère de M. Emile Cornuault, ancien président de la Société des Ingénieurs civils, la belle-mère de M. Ernest Desrousseaux.

— Le service funèbre pour les obsèques de Mme *Jaccoud*, née de Martignoni a été célébré hier à dix heures, à l'église de la Madeleine où l'on s'est réuni.

Le deuil a été conduit par le docteur Sigismond Jaccoud, professeur honoraire de la faculté de médecine, médecin honoraire des hôpitaux, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, mari de la défunte et les proches alliés.

L'inhumation a été faite au Père-Lachaise.

— Les obsèques de M. *Vergara-Donoso*, ancien ministre des affaires étrangères du Chili, ancien ministre plénipotentiaire du Chili près de la République Argentine, ont eu lieu hier matin, à dix heures, à l'église Saint-Roch, où l'on s'est réuni, le cercueil ayant été directement déposé à l'église.

Le deuil a été conduit par M. Delaunay, directeur de l'hôpital Péan et un autre beau-frère du défunt.

L'absoute a été donnée par M. l'abbé Penportier, curé de la paroisse.

De Tanville.

DU BON FÉMINISME

Mesdames, faites de la copie de musique !

M. Arthur Coquard n'est pas seulement un compositeur renommé et un érudit de la musique : il sait être philanthrope à l'occasion. Son altruisme vient de s'exercer au bénéfice des femmes sans fortune, dont il connaît les dures conditions de vie.

Dans un article qu'il publia hier à l'*Echo de Paris*, il leur indique un honorable et fructueux gagne-pain : il leur conseille de faire de la copie de musique. Un copiste habile, dit-il, peut gagner, sans excès de travail, de dix à quinze francs par jour. C'est superbe.

Or, il n'y a, en ce moment, que des copistes masculins. Mais il est bien évident que les femmes sont aussi aptes que les hommes à ce genre de travail, qui demande de sérieuses qualités d'attention, un certain apprentissage, mais n'exige pas, en somme, une grande culture musicale, ni des dons exceptionnels d'intelligence.

Seulement, il faut apprendre à copier la musique. Ce n'est pas si facile. Ce n'est point une simple besogne de calligraphie. Il ne s'agit pas, en effet, pour arriver à des résultats pécuniaires suffisants, de copier une romance, un air détaché quelconques. Ce qui donne un rapport utile, c'est la « copie d'orchestre ». Elle nécessite notamment des signes conventionnels spéciaux. Bref, des leçons préalables sont indispensables. Mais où trouver ces leçons ? M. Coquard indique ci-après comment on peut créer une sorte « d'école » féminine pour la copie de musique :

La copie d'orchestre occupe, à Paris, — sans parler de la province, chaque ville ayant ses ressources propres, — un assez grand nombre d'employés, qui, presque tous, sont des artistes de profession. Un bureau se fonde sous la direction de M. X..., violoncelliste ou trombone chez Colonne ou ailleurs, ou même professeur d'harmonie, au moins en titre. Le chef a des collaborateurs entre lesquels il partage la besogne. C'est là qu'on apprend le métier.

Vous voyez maintenant où est la difficulté. Notre jeune fille ne peut guère passer par cet atelier d'hommes, — si bien tenu qu'on le suppose... Et pourtant, un apprentissage est indispensable, au moins pour se faire la main. Oh ! une fois qu'on sait, rien de plus simple que de travailler chez soi... mais encore faut-il savoir ?

Le remède, vous pouvez le deviner, tant il est simple. Il suffit qu'une femme — une seule — se décide à apprendre sérieusement et à fond la copie d'orchestre, avec la ferme volonté, le jour où elle sera habile, d'ouvrir elle-même un bureau de copie, à l'usage exclusif des femmes. Ce jour-là, l'obstacle sera franchi et j'affirme que l'audacieuse trouvera autant de collaboratrices qu'elle en pourra souhaiter... Et qui ne voit qu'en moins d'une année il y aura, dans Paris, dix ateliers féminins, fonctionnant à merveille, à la satisfaction de tous. Qui sait même si l'on ne pourra pas faire plus de fond sur l'exactitude et sur la parole des femmes que sur celle des copistes du sexe fort ? Il en résultera, en tout cas, une concurrence avantageuse pour les infortunés compositeurs, si souvent victimes des tyrannies du copiste, de ses négligences, de son manque de parole.

Voyez-vous, pour la femme, l'avantage d'un tel travail ? Il est, je le disais au début, extrêmement lucratif, et une copiste habile gagnera, sans effort, en donnant même un certain temps à son intérieur, une dizaine de francs par jour. On comprend, en outre, que ce genre de travail peut, une fois l'apprentissage fini, se faire entièrement chez soi. Il n'a donc rien d'incompatible avec les soins du ménage, la direction d'une maison, l'éducation des enfants, et, d'une façon générale, il cadre on ne peut mieux avec la vie de famille.

Ces conseils sont excellents et pratiques. Ainsi M. Arthur Coquard, en écrivant son article, d'ailleurs intéressant en lui-même, a fait une bonne action.

G. L.

Les Evénements de la Faculté de Droit

JUGÉS PAR UN PROFESSEUR

Pourquoi l'ordre n'a pas été troublé hier

Les cours de la Faculté de droit qui avaient, il y a un mois, été suspendus au milieu d'incidents tumultueux, ont repris hier matin dans le plus grand calme.

Nous avons pu, à cette occasion, recueillir le sentiment d'un des professeurs les plus en vue de la Faculté, puisqu'il n'a, pour ainsi dire, tenu qu'à lui de n'être pas choisi comme doyen aux dernières élections.

Voici en substance ce qui nous a été dit :

« Quand il s'est agi de remplacer M. Lyon-Caen, aucune pensée politique ne s'est glissée dans l'esprit des professeurs qui, jugeant qu'il y avait lieu de confier à un autre la mission de représenter la Faculté, le mirent en minorité. Ce n'est pas l'origine de M. Lyon-Caen, ni l'attitude qu'il a pu prendre dans une affaire retentissante qui ont pu déterminer leur opinion. Tous, au contraire, ont publiquement rendu justice à sa compétence et aux efforts qu'on lui a vu faire pendant son décanat.

« Malheureusement, M. Lyon-Caen s'est cru l'objet d'une conspiration. Et quelques-uns de ses amis, de la Faculté ou d'ailleurs, pensèrent plus que lui encore qu'il s'agissait d'une manœuvre antirépublicaine, d'un acte de polémique.

« Se jugeant en présence d'un complot, M. Lyon-Caen a cru de son devoir d'y faire face, d'autant plus qu'il estimait que ce complot était aussi dirigé contre le ministre de l'instruction publique.

« Tout aussitôt, parmi les élèves, peut-être même avant que des manifestations fussent intervenues contre lui et, c'était là son sentiment, contre M. Doumergue, s'organisèrent des contre-manifestations qui créèrent le conflit. De là naquirent ces événements qui risquent de nous faire perdre cette année de travail, car tous nos plans sont au désarroi.

« Je sais qu'on a prétendu que les professeurs dont les suffrages, au premier tour, ne s'étaient pas portés sur M. Lyon-Caen, et qui au second remirent des bulletins blancs, avaient par leurs propos ou par leur attitude autorisé les élèves à se faire les interprètes véhéments de leur mécontentement. C'est là une imputation injustifiable. Notre grand souci à tous est que nos auditeurs fassent leurs études le plus complètement possible, et nous avons été navrés quand sont survenus ces événements de nature à leur causer un tort considérable à ce point de vue.

« On a affirmé aussi que ces manifestations étaient le symptôme de certains vices d'organisation qui entachaient l'enseignement du droit, ainsi, d'un certain manque de contact entre ceux qui font les cours et ceux qui les suivent. Reportez-vous aux réformes et aux innovations de ces dernières années. Vous constaterez que cette supposition n'a pas de fondement.

« Des conférences qui entretiennent ce contact ont été instituées ; on a vivifié l'enseignement du droit par la création du certificat de science pénale, de celui de droit administratif. Des professeurs de droit romain ont réuni autour d'eux leurs élèves et travaillent devant eux, avec eux, comme dans un laboratoire ou dans un amphithéâtre.

« On a donné, ce me semble, une sanction rigoureuse à tout ce qui s'est produit. On a, peut-être trop précipitamment, accusé de se mêler de politique des étudiants qui ne devaient songer qu'à bien préparer leurs examens, et on risque de les avoir punis, avec une sévérité dont ils ont senti tout le poids, d'une faute que la plupart d'entre eux n'avaient pas commise.

« Je ne cherche pas à savoir à qui incombe la responsabilité du tumulte qui a fermé nos portes, mais bien lourde est celle de ceux qui ont entravé les études de 8,000 jeunes gens.

« Combien il eût été préférable que M. Lyon-Caen, que le gouvernement lui-même, n'aient pas été portés à voir dans tout cela une querelle de personnes, une question de système politique, auxquelles tous les professeurs et la plupart des élèves sont restés étrangers.

« Il l'eût été davantage que notre cher doyen ait pris tout de suite le parti de se retirer. Il aurait pu le faire avec toute l'estime et tout le respect auxquels il a droit, et que personne d'ailleurs ne songe à lui contester. »

J. Floury.

La Circulation à Paris

Le problème si complexe de l'organisation d'une circulation plus facile dans les rues de Paris semble devoir être résolu par étapes successives. Il n'est pas d'ailleurs de question plus importante pour les Parisiens : la rapidité des communications est entravée par l'encombrement excessif de véhicules de toutes sortes dans les artères passagères et les piétons n'osent s'aventurer à entreprendre le périlleux voyage d'un trottoir à l'autre. Voilà déjà plusieurs années que la circulation a été organisée place de l'Etoile avec un succès qui a légitimé toutes les espérances ; il suffit actuellement de deux agents pour assurer en toutes circonstances le service des voitures et la traversée de cette place n'offre plus aucun danger pour les piétons.

Il faudrait organiser d'identique façon la circulation sur la place de la Concorde : rien ne paraît plus facile. Pourtant, actuellement les piétons les plus agiles et les plus expérimentés à circuler au milieu des autobus et voitures de toutes sortes allant à une vitesse exagérée risquent littéralement leur vie chaque fois qu'ils ont à traverser cette zone dangereuse. Tout récemment encore au Conseil municipal, M. Froment-Meurice, conseiller du quartier de la Madeleine et plusieurs de ses collègues ont invité M. Lépine, en termes courtois, mais énergiques, à y établir deux courants de circulation pour les véhicules.

L'essai organisé il y a quelques jours rue de la Chaussée-d'Antin et rue Mogador a parfaitement réussi. M. Adrien Oudin, le sympathique conseiller du quartier, qui n'a pas ménagé ses efforts pour faire aboutir cette réforme, se déclare satisfait.

Il y a bien encore de-ci, de-là, quelques accrocs : une voiture vient d'une rue traversière et remonte la Chaussée-d'Antin vers le boulevard Haussmann au lieu d'aller prendre la rue Mogador réservée pour cette direction. Mais le pli sera pris peu à peu.

Cette réforme doit s'étendre à beaucoup d'autres rues : le problème est à l'étude : c'est ainsi que l'on créera deux courants de circulation en sens contraire rue Richelieu et rue Vivienne, pour ne parler que du centre de Paris ; mais l'organisation sera étendue à d'autres rues passagères ; deux voies parallèles et assez rapprochées seront utilisées pour chaque sens contraire de circulation.

L'ensemble de ces réformes nécessitera un nombre supplémentaire d'agents, donc une dépense nouvelle. Mais *il faut absolument* envisager cette dépense comme une nécessité.

L'étude de ce problème s'impose d'autant plus que l'emprunt de 900 millions, la construction du réseau complémentaire du Métro vont amener un surcroît considérable de travaux et d'encombrements. Il ne faut pas que l'administration soit prise au dépourvu : il lui appartient de prévoir dès à présent l'organisation de nos rues. C'est bien le moins qu'on puisse lui demander. Nos édiles que le problème ne laisse pas indifférents sauront lui donner les moyens nécessaires pour aboutir, et M. Lépine qui a toute la confiance des Parisiens se fera un devoir de donner satisfaction à leurs légitimes revendications.

Barthélemy Robaglia.

« GIL BLAS »
va peu à peu se transformer

Feuilleton de « GIL BLAS » N° 27

Les dernières Joies de Séverin Chantal

PAR

Albéric CAHUET

XVII

LA CIGUË

(*Suite*)

Puis, s'adressant à Joris Hartevène, à Jean Constant, à Tony :

— Et vous, les hommes ?

Les hommes gardèrent le silence. Le docteur haussa les épaules ; il était, lui, très pressé d'en finir.

Alors Séverin souleva le couvercle ciselé d'une boîte en vermeil jusqu'alors dissimulée sous la jonchée fleurie. Il en retira six flûtes minuscules aux trois quarts emplies d'une liqueur rosée et qu'il tendit, une par une, avec précaution, presque avec respect, à Rose, au docteur, à Françoise, à Jean Constant. Il se servit ensuite.

— Et moi ? demanda Tony.

— Ah ! oui, s'excusa Séverin, je te demande pardon. J'ai toujours la tentation de t'oublier, toi.

Et il offrit la sixième flûte au jeune homme.

— On souffre ? interrogea Françoise qui faisait miroiter la liqueur à la flamme d'une bougie.

— Non, dit le docteur. Le cerveau s'en va tout de suite. Le reste ne compte pas.

— Alors, triompha Chantal en levant une dernière fois son verre, aux joies défuntes de la vie.

Et portant la flûte à ses lèvres, il la vida d'un trait.

Puis, effroyablement pâle, et se tournant vers Rose :

— Je ne t'oblige pas à me suivre, mon amie.

Mais, sans une hésitation, Rose avait déjà bu la liqueur libératrice. Aussitôt, elle s'affaissa sur l'épaule de Séverin. D'un même élan, après une dernière étreinte, féroce, le couple d'empoisonneurs s'était empoisonné à son tour. Quant au docteur, il absorba la mort, froidement, correctement, scientifiquement. Tony ferma les yeux une seconde, concentrant, semblait-il, sa pensée pour une dernier et déchirant adieu mental. Puis, avec fermeté, il approcha le cristal de ses lèvres, tandis que, autour de lui, Joris Hartevène s'abattait sur le tapis avec des yeux révulsés, tandis que Françoise, mourante, glissait parmi les cadavres de fleurs, tandis que Rose râlait sur les genoux de Chantal qui, seul, avec le petit brun, se tenait encore à peu près debout, cramponné à la table... Donc Tony commença à boire, mais il n'acheva pas. La flûte à demi vide se brisa sur ses dents, cependant que Reine échevelée, haletante, folle, hurlait comme on hurle à la mort :

— Je ne veux pas !... Je ne veux pas !... Au secours !... Au secours !... Au secours !

XVIII

LE RÉVEIL

Le cabinet du docteur-directeur dans le minuscule hôpital de Fagerolles : une petite salle claire et blonde où, sur des murs ripolinés à neuf, un soleil d'automne chante timidement sa chanson de midi. Il a plu pendant la nuit. Par la fenêtre, largement ouverte sur une allée d'arbres, pénètrent des parfums de jardin mouillé. Au loin, bourdonne une voix de foule, parmi des bruits de foire. Car c'est aujourd'hui grand marché à Fagerolles et jamais, de mémoire de vieille femme, il n'y vint tant de monde. On est accouru de tous les villages du département, avec ou sans bétail. Et la curiosité, provoquée par le grand événement du pays, était si ardente que, sur le foirail, devant la mairie et sur le marché aux fruits devant l'église, on a perdu toute la matinée à commérer, sans beaucoup s'occuper de vendre. Des gens de Limoges, de Saint-Yriex, de Brive et aussi des avocats et des journalistes de Tulle, entourent les « anciennes » de Fagerolles, la mère Marioune et la mère Madeloun, qui, pour s'être, depuis trois jours, tenues aux aguets des moindres nouvelles, prétendent en savoir long sur le drame des Saulges. Et ce sont, coupant toutes leurs phrases, des acclamations pittoresques et expressives du patois local.

A chaque minute, les vieilles doivent satisfaire de nouvelles curiosités, car les questions se pressent sur les lèvres des arrivants.

— Alors, c'est avant-hier matin, à cinq heures, que M. le maire et M. Davigny, avec la police de Paris, ont découvert les morts ?... Ils auraient bien dû entrer voir aux Saulges, quelques heures plus tôt... Mais, sans doute, c'est la faute aux gens de justice, qui ne sont jamais asez pressés... Et dites, le juge d'instruction est venu hier ?

Les vieilles, avec des mines affairées, des gestes de mystère, leurs doigts décharnés aux lèvres comme pour recommander le secret de la confidence terrible, s'empressent de dire tout ce qu'elles savent et tout ce qu'elles ne savent pas, et, dans leurs bavardages, où surnagent à peine quelques faits de la réalité, elles brouillent les plus fantastiques histoires de dracs, le loups-garous et de mèges ou sorciers.

— L'homme-chien avait sonné au presbytère la veille, à grands coups de clochette, tout le monde vous le dira. Et, la nuit, le drac a tiré de son écurie le cheval de M. le curé ; il l'a fait courir autour de dix villages et ne l'a rentré, à moitié crevé, qu'au premier angélus !... Cela veut dire que le diable était venu chercher ses damnés aux Saulges et qu'il les a emportés en croupe, sur le cheval de M. le curé, jusqu'en enfer.

. . . .

A l'hôpital, dans le cabinet du docteur où ne parvenait qu'indistinct l'écho de ce bourdonnement de la foule, trois hommes étaient réunis. C'étaient Robert Davigny, l'abbé Pierre Lussan et l'inspecteur principal Jonas. Ils ne disaient mot, mais, sur leurs visages tourmentés, se révélait l'énervement, l'angoisse d'une attente qui paraissait mettre leur patience à une dure épreuve. Davigny, le premier, rompit le silence et jeta ces mots exaspérés :

— Il n'en finit donc pas, ce docteur !

— Bah ! fit le policier en affectant un calme qu'il ne possédait point, nous aurons, sans doute, bien assez tôt la réponse.

— Pauvre enfant ! soupira le prêtre.

Jonas dit :

— Un beau fait divers !

Il ajouta :

— .. Un drame antique, prétendront ceux qui ont des lettres... Ah ! certes, dans ma carrière, j'ai déjà eu l'occasion de constater bien des suicides ingénieux. J'ai procédé à de nombreuses arrestations tragiques, mais jamais encore, jusqu'à ce jour, je n'avais eu sous les yeux un spectacle comparable à celui de l'autre nuit. Ah ! monsieur l'abbé, si vous aviez vu le tableau !... Un succès de beauté et d'horreur pour le prochain Salon... Ces mortes, effondrées dans un désordre de fleurs, les orbites bleuis par le poison, les mâchoires crispées comme par l'effort d'un dernier rire à la vie... Et aussi, plus loin, dans sa chambre abandonnée, l'autre jolie morte, si blanche... Je n'ai jamais rien vu de si blanc, de si diaphane de si peu humain. Vous rappelez-vous, monsieur Davigny, cette opale qui semblait une étoile livide sur sa main d'ivoire ?... Elle n'avait pas attendu les autres pour s'en aller et je comprends qu'elle n'ait pas voulu partir, cette innocente, avec les deux autres femmes... surtout la criminelle de Toulon, Thérèse Giovani, que je retrouvais enfin... Et les trois hommes, convulsés, éteints, le regard détruit, mais corrects tout de même, la cravate à peine chiffonnée, l'attitude encore impertinente dans la mort.

Davigny haussa les épaules.

— Tout cela n'est rien, dit-il, auprès de l'hallucinante vision de cette folle, de cette enfant démente, qui debout, à demi-nue, sur l'appui de la croisée, hurlait à la mort dans la nuit du parc.

— Oui, évidemment, accorda Jonas, et voici bien ce qui est assez remarquable dans cette tragédie. On avait décidé d'épargner la pauvrette et de sauver son ami...

L'abbé releva un peu la tête.

— Oh ! reprit le policier, il ne saurait plus y avoir de doute, après la visite minutieuse du château que nous avons faite, après l'interrogatoire des domestiques, après l'analyse du poison retrouvé dans les verres... Voici, en somme, comment, à mon avis, peut être reconstitué le drame. La veille — après la visite de M. le curé de Fagerolles, visite certainement ignorée de la petite Reine Leroy — on s'est, comme d'habitude, réuni autour de la table du soir.

Un événement s'était cependant déjà produit dans cette maison. L'amie du docteur Hartevène venait d'expirer deux ou trois heures auparavant, et M. le curé avait pu recueillir son dernier souffle... Ce fait, j'en jurerais encore, était inconnu de la jeune fille lorsque, un peu après le dîner, elle regagna sa chambre pour s'endormir plus ou moins paisiblement... Donc, vers minuit, ou une heure du matin, ceux qui avaient décidé de mourir se sont réunis une dernière fois... Le maître d'hôtel et la cuisinière, ce couple de vieux à tout faire, avaient, sans l'aide des autres domestiques, en secret, dressé dans le salon oriental la table du festin suprême... Les femmes, sans doute, s'étaient chargées elles-mêmes de piller les serres et de disposer les fleurs. Nous ne savons ce qui fut dit et fut fait jusqu'à trois heures environ du matin. Mais il est à présumer qu'à ce moment précis, l'une des femmes a, sous quelque prétexte, abandonné un instant les convives et s'est rendue au premier étage, dans la chambre de Reine, dont elle avait une clef, y a pénétré et a épinglé au mur l'avertissement où l'on a pu reconnaître, malgré l'exagération des caractères, l'écriture de la compagne de Séverin Chantal. La femme alluma les flambeaux, afin que la dormeuse, si elle s'éveillait avant le jour, pût lire les lignes révélatrices.

— Mais, objecta Davigny, à quoi bon ce mystère et ces précautions ? Puisque l'on voulait avertir la jeune fille, il eût été plus simple...

— Attendez, dit Jonas, le comte de Charvieux était résolu à mourir avec les autres. Il fallait le sauver malgré lui, adroitement et sûrement, sans l'humilier et avec, même, quelque élégance... On supposait, on espérait que, soit qu'elle s'éveillât un peu tard, soit qu'elle perdît quelques instants à se vêtir et à retrouver les soupeurs, la fillette n'interviendrait que lorsque tout serait consommé.

— Mais alors ? interrompit encore Davigny.

— Eh bien, voici : A quatre heures précises du matin, à l'heure légale — l'autopsie en a témoigné — nos gens ont pris la ciguë, si je puis dire. L'un d'eux, Séverin Chantal ou le docteur, ont offert les coupes, certainement préparées à l'avance... car, vous comprenez bien qu'on ne s'est pas amusé à doser la liqueur devant les patients dont vous devez, à cette minute-là, supposer la surexcitation nerveuse... Charvieux a, comme les autres, reçu la fatale coupe, toute préparée. Or, dans ce verre-là, nous l'avons constaté, le poison était remplacé par de l'opium à faible dose... L'homme se serait endormi, aurait perdu toute connaissance en même temps que ceux qui avaient bu la mort, et c'est alors qu'il était nécessaire que la femme aimée intervînt pour protéger son inconscience et attendre son réveil, pour s'opposer à de nouveaux gestes de révolte et de désespoir.. Tout cela était parfaitement combiné. Ne vous semble-t-il pas, messieurs ?

Pierre Lussan inclina la tête. Il avait des motifs pour croire exact le raisonnement du policier. Davigny, entre ses dents, murmura :

— Nous ne connaîtrons vraiment les détails de cette tragédie que si le survivant recouvre assez de lucidité pour répondre au juge d'instruction.

— Oh ! fit Jonas, l'état de M. de Charvieux ne peut plus nous inspirer d'inquiétudes. Nous le verrons sur pied aujourd'hui ou demain.

(*La suite à demain.*)